

Daniel DAYAN
Elihu KATZ

LE GÉNÉRAL, SON DÉFILÉ, LA FOULE ET LA TÉLÉVISION

Événements, spectateurs, audiences et publics chez Kurt et Gladys Lang

Ce texte est une nouvelle version d'un précédent article¹ et la poursuite d'un dialogue non seulement avec Kurt et Gladys Lang, mais aussi entre nous deux à propos de ceux-ci². En d'autres termes, ce texte est l'occasion pour deux co-auteurs (Dayan et Katz) d'évaluer l'étendue de leur dette envers deux autres co-auteurs (Kurt Lang et Gladys Engel Lang). Ces derniers ont en effet écrit en 1952 ce que nous avons redécouvert en 1992 à propos d'un genre que nous avons baptisé « télévision cérémonielle » ou « *media events* ». L'article qui suit propose une relecture du texte original des Lang publié dans l'*American Sociological Review* en 1953³, c'est-à-dire au moment même où la télévision

1. Katz E. & Dayan D. (2003). « The audience is a crowd, the crowd is a public : latter day thoughts on Lang and Lang's "Mac Arthur's day in Chicago" », in Katz, Peters, Liebes & Orloff (eds), *Canonic Texts in Media Research*. Cambridge: Polity Press.
2. Note de Daniel Dayan : j'ai voulu prolonger cette discussion en introduisant ici quelques thèmes nouveaux par rapport à notre premier texte. J'ai ainsi voulu 1) souligner la contribution de Kurt et Gladys Lang à la théorie du cinéma, domaine dont ils ne se sont jamais réclamés mais vis-à-vis duquel leur texte se révèle prophétique ; 2) leur adresser aussi un reproche : celui de se laisser piéger par une opposition binaire – « foule/public » – là où toute une gamme de concepts aurait été nécessaire. 3) Enfin, je me montre à la fois plus admiratif des Lang et plus sévère à leur égard. Plus admiratif car, s'ils passent à côté d'un genre (*la télévision cérémonielle*), ils en identifient remarquablement un autre (*la manifestation publique télévisée*). Plus sévère car leur analyse politique de l'événement étudié me semble constamment contredite par leur propre description.
3. « Mac Arthur Day in Chicago ». Après avoir obtenu en 1952 le prix Edward L Bernays de l'American Sociological Association, la première version de cet article est publiée en février 1953.

commence à se généraliser aux États-Unis. Il s'agit d'une relecture critique. Il s'agit simultanément d'un hommage. Couronné d'un grand prix, originellement intitulé «La perspective unique de la télévision et ses effets : une étude pilote» puis devenu plus succinctement «Mac Arthur à Chicago», le texte des Lang est, selon nous, un classique. Pour étudier ce classique, notre analyse s'appuiera sur la distinction que propose la philosophie des sciences entre les chercheurs qui mesurent les implications de leur découverte, et ceux qui se contentent de découvrir (Patinkin, 1983). Les Lang relèvent-ils de la première ou de la seconde catégorie ? Nos arguments établissent qu'ils relèvent des deux et que nos raisons respectives (celles de Dayan ou celles de Katz) de les placer dans l'une ou dans l'autre ne sont pas toujours les mêmes. Voici donc leur histoire, et, incidemment, la nôtre.

EN ATTENDANT LA SUTURE

En 1936, Walter Benjamin, anticipe la naissance d'un espace public qui serait modelé en référence aux procédés de reproduction mécanique de l'image, représentés alors par le cinéma (Benjamin, 1936 ; 1983). En 1953, Kurt et Gladys Lang constatent qu'un tel remodelage a lieu. L'espace public qu'ils observent à l'occasion d'un événement officiel est en train de s'adapter à «la perspective unique de la télévision». La «perspective unique de la télévision» est celle des téléspectateurs auxquels les événements parviennent sous forme d'images. Cette perspective s'oppose à celle des acteurs ou des témoins directs d'un événement donné en ce qu'elle est à la fois plus riche que cette dernière et en ce que, surtout, elle se confond fictivement avec cette dernière. En effet, les acteurs ou les témoins directs d'un événement se voient crédités d'un point de vue sur l'événement qui n'est en fait disponible qu'aux seuls téléspectateurs. La foule que l'on entend acclamer tel grand personnage est censée le voir, établir avec lui une relation directe, personnelle. Mais cette réaction n'est possible que si l'on voit le personnage de près, ou en gros plan. En fait, la foule dont on entend les acclamations est éloignée du grand personnage et elle n'a pas accès à ces gros plans. Elle ne voit pas ce que nous voyons. Elle voit autre chose, ou elle ne voit rien du tout. Par le jeu du «champ – contrechamp», le comportement des foules filmées se voit attribuer une focalisation et une intentionnalité qui n'existent ni l'une ni l'autre ou qui, plus exactement, ne sont disponibles qu'aux téléspectateurs. Une description attentive de la construction de l'événement permet ici aux Lang de proposer, avec vingt ans d'avance, l'analyse d'un phénomène de «suture» propre au cinéma classique. Un champ et un contrechamp se sont rejoints pour former une continuité fictionnelle, pour donner au public le sentiment qu'en recevant des images, il est en fait invité à partager

une expérience. Ce phénomène sera enseigné dans la plupart des écoles de cinéma sous le nom de « *screen film theory* ». Il est généralement présenté comme l'aboutissement de recherches menées dans les années soixante-dix en France, puis aux États-Unis. (Oudart, 1969 ; Dayan, 1974 ; Heath, 1975). Sa première description date en fait de 1953 et elle apparaît dans un texte écrit par des sociologues. Mais cette description n'est pas le seul exemple de la capacité des Lang à anticiper des formulations théoriques à venir. L'essai analysé ici multiplie de tels exemples. De quoi parle-t-il ?

VISITE DE MAC ARTHUR ET COMPORTEMENTS COLLECTIFS

En 1951, le président Truman démet de ses fonctions le général Douglas Mac Arthur et lui enjoint de rentrer aux États-Unis. Il estime en effet que le général a outrepassé ses prérogatives de commandant en chef des armées du Pacifique. Kurt Lang et Gladys Lang sont alors inscrits en doctorat de sociologie à l'université de Chicago où ils participent au séminaire sur le comportement des foules du professeur Tamotsu Shibutani. Dès le retour de Mac Arthur, la presse décrit en détail l'accueil enthousiaste réservé au général et parle d'indignation devant la décision du président. Après une réception à San Francisco, Mac Arthur s'envole pour Washington où il s'adresse aux deux chambres du Congrès et il poursuit son périple en recevant un accueil triomphal à New York. Une semaine plus tard, il part pour Chicago. Le programme de la visite à Chicago comporte une cérémonie de bienvenue à l'aéroport ; un défilé motorisé à travers la ville ; une seconde cérémonie à la mémoire des combattants tués à Bataan et Corregidor, combattants auxquels un pont est dédié ; enfin un grand rassemblement nocturne à Soldier Field. Les Lang et leurs camarades du séminaire conçoivent sur le champ un protocole de recherche (Hughes, 1970) Il s'agit de tenter l'observation directe des débordements auxquels les partisans de Mac Arthur pourraient se livrer, de proposer l'étude ethnographique d'un moment d'agitation et peut-être de colère. Les observateurs sont nerveux. Après une préparation rapide, vingt-neuf d'entre eux se placent le long de l'itinéraire suivi par le cortège. Ils ont préalablement pris des notes sur ce qu'ils attendent des réactions de la foule.

La télévision offre trois heures de couverture en direct. Elle permet ainsi aux habitants de Chicago d'exercer un choix difficile : faut-il directement assister à l'événement ou le regarder chez soi ? Deux observateurs sont assignés à l'observation du programme de télévision (il n'existe pas encore de cassettes vidéo). Nul n'a l'idée d'observer les téléspectateurs chez eux. Les Lang s'intéressent trop à ce qui pourrait se passer dans la rue pour prêter attention aux spectateurs domestiques. Plus tard, toutefois, au moment de proposer des

conclusions, ils feront appel à une analyse textuelle de l'événement télévisé, pour tenter de dégager le rôle joué par la télévision. Ce rôle, pour eux, consiste à produire le « raz-de-marée "d'indignation nationale" » qui fait suite à la révolte brutale de Mac Arthur. Ce rôle consiste aussi à donner, dans les images en direct de la visite à Chicago, « l'impression d'un enthousiasme populaire, confinant à "l'hystérie de masse" » (1953 : 4).

CE QUE LES LANG ONT VU

Quand la visite se termine, les chercheurs sont surpris de découvrir que l'événement télévisé est le seul à avoir tenu ses promesses. L'événement « réel » n'est pas à la hauteur. Certes, la foule dans les rues est immense. Il s'agit sans doute du plus grand rassemblement connu depuis la fin de la guerre. Mais, cette foule est, dans l'ensemble, déçue. Que ce soit à l'aéroport, le long du chemin emprunté par le cortège, au pont de Bataan, à Soldiers'Field, les badauds sont désorientés, mal informés, mal placés, bousculés. Ils ne peuvent ni voir ni entendre la dédicace du pont. Attendu pendant des heures, le cortège passe à toute vitesse. Parades, acclamations, musique, fanfares et drapeaux ont lieu ailleurs, hors de portée. Les moments de tension n'ont pas lieu. Certains se diront fiers d'avoir assisté à un événement « historique » ; d'autres se féliciteront d'avoir entrevu le Général ; d'autres, enfin, découvriront l'art de jouer leur propre rôle pour les caméras. On entend néanmoins des spectateurs se plaindre. Auraient-ils mieux fait de rester chez eux ? Ne pouvaient-ils pas regarder l'événement sur le petit écran ?

Ils y auraient découvert une histoire bien plus captivante et quelque peu allégée de ses temps morts. Voici ce qu'en disent les Lang :

1) La télévision peut insuffler la vie à un événement amorphe, inégalement captivant, vaguement ennuyeux, en jouant sur les ressources offertes par les premiers plans et les arrière-plans, en organisant une scène et des coulisses, en imposant une continuité narrative.

2) La télévision peut offrir une vision déformée de l'événement réel. Elle exagère la dimension des foules, crée l'illusion d'un flot incessant d'ovations en juxtaposant différents groupes de spectateurs en une séquence continue. Un tel remodelage consiste en trois interventions : a) une intervention technologique (sélectionner les plans, organiser leur séquence) ; b) une intervention narrative, permettant à un commentateur de contrôler le sens de cette séquence ; c) une intervention dramaturgique consistant à aménager la réalité de l'événement en amont du tournage, de façon à répondre aux contraintes et à la temporalité du médium.

3) La télévision s'abstient de toute mention du contexte de l'événement. En

effet, si les spectateurs sur place semblent peu intéressés par les raisons de la révocation de Mac Arthur, les Lang pensent que le rôle des actualités télévisées devrait être, en revanche, d'informer sur ces raisons. Or la télévision, notent-ils, semble se contenter d'un rôle acclamatoire. Choqués, ils se demandent alors s'il n'y a pas là un phénomène de connivence. Certes la télévision tente de produire le climat célébratoire annoncé. Mais ne va-t-elle pas un peu plus loin ? Les médias ne sont-ils pas en passe de renforcer le camp des faucons ? de pousser à la guerre froide ? En d'autres termes, les Lang constatent que certains événements télévisés sont conçus en vue de certains effets politiques et que, comme on l'écrira un demi-siècle plus tard, « "la mise en images d'une opinion passagère en direct" est parfois une façon de contraindre les hommes politiques à l'action » (Liebes, 1998).

4) Les Lang proposent aussi l'hypothèse suivante : les téléspectateurs, étant chez eux, et donc isolés, seraient particulièrement vulnérables aux messages sans nuances offerts par la télévision. S'ils étaient dans la rue, ils auraient la possibilité de tester la réalité en confrontant leur perception de la situation aux pensées et aux sentiments de leurs voisins. En revanche, les téléspectateurs n'ont d'autre ressource comparative qu'eux-mêmes. Ils sont donc plus aisément abusés. Cette idée sera développée dans une version ultérieure du texte des Lang (1968). Mais, dès 1953, on y trouve en germe plusieurs traditions de recherche inspirées par la psychologie sociale : « l'ignorance pluraliste », « la spirale du silence », « l'effet d'entraînement ».

L'analyse des Lang montre que l'événement sur le terrain a été bien mal organisé. Mais peut-être l'événement n'a-t-il pas été organisé *pour* le terrain. Peut-être son organisation s'est-elle faite en fonction des exigences des diffuseurs ? Inédite en 1953, cette proposition est, depuis, passée dans le domaine public. Il n'est plus très original de constater que les événements sont conçus pour s'adapter aux exigences et aux horaires d'un médium. Les Lang ne se contentent donc pas d'être les premiers à analyser l'un premiers événements de l'histoire de la télévision (Russo, 1983). Leur analyse multiplie les intuitions qui deviendront des courants de recherche. Ils tournent néanmoins le dos à l'étude des grands événements médiatiques. Faut-il le leur reprocher ?

Non, car les travaux ultérieurs des Lang ont porté sur certains des événements que nous avons nous-mêmes étudiés : les débats Kennedy-Nixon, le scandale du Watergate, l'affaire Dreyfus, etc. Quant à leur théorie de la réputation et du renom (Lang & Lang, 1983 ; 1990), elle suggère aussi l'existence d'un genre qui serait commun à toutes sortes de manifestations publiques. Par ailleurs, notre propre découverte que la diffusion en direct de la visite de Sadate à Jérusalem relève du même genre que les premiers pas de l'homme sur la lune ou que le pèlerinage en Pologne du pape Jean-Paul II s'est faite un peu par

hasard. C'est pour des raisons heuristiques que nous avons été amenés à étudier de tels événements ensemble et dans le contexte d'un genre (« la télévision cérémonielle »), plutôt que dans celui des nouvelles, ou comme des exemples de diplomatie télévisée.

CE QUE LES LANG N'ONT PAS VU

Mais les Lang ne perçoivent pas le caractère inédit d'un nouveau type d'événement médiatique et cela, bien que leur étude en énumère les caractéristiques. Ils sont incapables de voir la visite Mac Arthur à Chicago comme la préfiguration de cette nouvelle forme de direct télévisuel qui accompagnera quelques-uns des moments les plus importants de la deuxième moitié du xx^e siècle. En effet, les Lang – du moins dans cet essai – ne proposent pas de distinction claire entre les événements médiatiques qui relèvent de la télévision cérémonielle et ceux, tout aussi médiatiques, qui relèvent de l'actualité, qui appartiennent à ce que l'on appelle à l'époque les *News and Special Event Features*.

« Les *News and Special Event Features* diffèrent d'autres programmes de télévision, en ceci qu'ils nous offrent cette information de base sur la "réalité" sans laquelle nous ne saurions coordonner notre action politique avec les membres anonymes d'un public ; avec les inconnus qui partagent nos convictions. » (Lang & Lang, 1953 : 10-11.)

Notre analyse est tout autre. En effet, pour nous, les événements médiatiques regroupés sous le nom de *télévision cérémonielle* ne sont pas simplement des actualités qui seraient insuffisamment authentiques, insuffisamment véridiques, moins fidèles, plus fabriquées. Ce ne sont pas des événements semblables à ceux que Boorstin (1964) – quelques dix ans plus tard – baptisera « pseudo-événements ». Ce sont des événements qui obéissent à un ensemble particulier de règles, à des règles à la fois identifiables et différentes de celles qui régissent l'actualité. Ces règles particulières les définissent comme des événements publics ouvertement performatifs, comme des performances symboliques explicitement construites et qui ne sont pas des nouvelles.

Il ne s'agit pas ici d'une simple querelle de mots. Placer, comme le font les Lang, certains événements dans la catégorie des *News and Special Event Features* revient à exiger que les règles classiques d'objectivité du journalisme s'appliquent à de tels événements. Nous pensons au contraire que l'étonnant succès d'événements qui sont en fait des cérémonies conduit à poser des questions nouvelles, à se tourner vers un autre paradigme théorique que celui de l'objectivité et à élaborer d'autres protocoles d'observation. Notre principal point de divergence avec les Lang vient de ce qu'ils demandent à la télévision de reproduire fidèlement la « réalité » qu'ils prêtent à la foule dans la rue. Nous nous demandons en revanche si la rue l'emporte véritablement en « réalité » sur

l'événement proposé par la télévision. Nous nous demandons aussi en quoi consiste une telle «réalité». Les observateurs postés par les Lang parlent de foules immenses. Pourtant les transports publics de Chicago révisent ces évaluations à la baisse. À partir de leurs notes ponctuelles prises dans les rues, les observateurs décrivent les spectateurs présents comme «décus». Néanmoins, quand ils sont formellement interrogés (par ces mêmes observateurs), ou interviewés (par la télévision), ces spectateurs se disent «enthousiastes». Peut-être la réalité de l'événement urbain n'est-elle pas la même au début de la parade (anticipation impatiente) et à la fin de la parade (enthousiasme mis à mal par la médiocrité de l'organisation) ?

La question n'est pas simplement empirique. Nous savons aujourd'hui que la «réalité» de la rue n'a rien de brut, de primordial ou d'adamique. Elle repose, elle aussi, sur un ensemble de représentations (Peters, 1993). Il ne s'agit donc pas de dire que la télévision a mal représenté la rue, mais que les représentations offertes par la télévision et celles offertes par la rue sont «différentes». Chacune, à sa façon, propose une façon de construire l'événement. La télévision ne se contente évidemment pas de représenter une réalité, elle affecte profondément la réalité qu'elle représente. Le déplacement des caméras provoque sur son passage applaudissements et mimiques. Mais la réalité diffusée par la télévision est déjà une réalité jouée. Le style de la performance peut être celui de la rue ou celui des cérémonies télévisées, mais il y a performance dans l'un et l'autre cas. La question n'est donc pas de décider s'il y a «réalité» ou non. Il s'agit de comparer les différentes dramaturgies permettant la construction de celle-ci.

Les Lang s'en doutent. Ce n'est pas par hasard qu'ils mettent le mot «réalité» entre guillemets. Pourtant ils rechignent à accorder à la réalité de la télévision un statut équivalent à celui de la réalité de la rue. C'est qu'ils ne tiennent pas compte du rôle joué par la notion de «genre» dans l'adoption d'un registre donné de construction de la réalité. Lorsqu'ils décrivent les scènes de foule, les Lang ramènent bien celles-ci à une situation précise, au scénario «retour triomphal du héros» mais ils n'insistent pas sur ce point. Ils savent pourtant qu'il s'agit ici d'un type particulier de foule et que cette foule n'a rien de belliqueux (même si 37 % des personnes interviewées dans la rue disent craindre des violences) (1968 : 41). Si les Lang avaient étudié l'événement télévisuel comme un exemple de «retour triomphal», ils auraient alors identifié un type de télévision bien éloigné des programmes d'actualités. Ils auraient découvert la «télévision cérémonielle» *in statu nascendi*. La rue, ici, ne fournit rien d'autre que la matière première d'une performance authentiquement télévisuelle : la performance «retour triomphal» en direct.

Les Lang identifient les procédés qui permettent à la télévision de «déformer» ou d'altérer l'événement (dans leur langage); de le «mettre en forme»,

de le « construire » (dans le nôtre). Si le conflit qui oppose Truman à Mac Arthur est en fait minimisé, ce n'est pas, à leurs yeux, pour permettre à un événement cérémoniel d'avoir lieu. Par contre, selon notre analyse générique des grands événements cérémoniels, la diffusion en direct des événements que nous appelons « couronnements » – rites de passage des grands de ce monde – exclut la possibilité d'un chahut visant l'événement. Si l'événement est contesté, comme l'a été le mariage royal ou la prise de fonctions de Bush, le metteur en scène tentera de minimiser la contestation de façon à ne pas trahir l'auto-définition de l'événement. Certes de menues traces de désaccord peuvent subsister. Les caméras braquées en gros plan sur le visage d'Al Gore y guettent les signes de colère que suscitera l'investiture de G. W. Bush. Mais, dans l'ensemble, la performance télévisuelle tente de respecter le contrat qui la lie aux attentes des organisateurs et à celles du public. De telles attentes sont liées à l'existence même du genre. Les Lang le savent, mais ils ne veulent pas légitimer en la reconnaissant une dimension qu'ils réprouvent. Ils ne tiennent pas à être salués pour avoir découvert qu'il existe un rôle cérémoniel joué par la télévision. Ils ne veulent pas dériver vers une théorie des genres, mais au contraire s'en tenir à une perspective strictement politique.

Les Lang soupçonnent la télévision d'avoir délibérément pris le parti (républicain) des partisans de Mac Arthur, d'avoir explicitement tenté d'utiliser la révocation d'un héros par le président Truman pour provoquer une crise nationale, un thème auquel fera écho James Carey (1998) dans son étude sur l'échec du juge Bork, candidat à la Cour Suprême. En déformant la réalité de la rue, la télévision se donne un objectif quasiment insurrectionnel : remettre en cause l'autorité du président. En introduction à une version ultérieure du texte (1968 : 36), les Lang citeront la thèse de Bent (1927) sur les campagnes de presse, sur leur capacité à fabriquer de l'enthousiasme populaire, sur leur pouvoir de mobiliser l'opinion autour de certaines personnes ou de certaines causes.

Pourtant la référence à une théorie des genres, le fait de lire la visite de Mac Arthur comme un exemple de télévision cérémonielle, ne dépolitise en rien notre argument. Souligner la dimension cérémonielle d'une performance publique, n'oblige ni à en sous-estimer la dimension politique ni à ignorer qu'une telle performance se place presque invariablement du côté du pouvoir et quasiment jamais du côté de ses adversaires. En un mot, la télévision cérémonielle est, presque sans exception, hégémonique. Faisant appel à un consensus négocié entre des organisateurs officiels, le public et les médias, elle ne déploie ses fastes que si un événement en est jugé digne. Un tel consensus explique la déférence dont l'événement est alors entouré.

Bien entendu, le scénario proposé par les Lang est politique lui aussi. Mais le consensus qu'il suggère ne lie plus les médias aux pouvoirs en place. Ce

n'est pas un consensus hégémonique, mais un consensus anti-hégémonique. L'événement télévisuel, suggèrent les Lang, n'a d'autre raison d'être que de magnifier le général évincé. L'enthousiasme qui caractérise les images diffusées, en contraste avec la réalité plus maussade que l'on peut constater dans la rue, est conçu pour simuler une opinion publique scandalisée par l'injustice commise.

La nature hégémonique de la télévision cérémonielle suggère toutefois une lecture à la fois plus consensuelle, et peut être plus plausible, puis qu'elle s'accorde mieux avec le caractère apparemment peu révolutionnaire de l'événement. Cette autre lecture consiste à dire que le président Truman est en fait favorable à la multiplication des hommages rendus au vieux soldat ; que ces hommages lui permettent de couper court à une situation de crise potentielle en évitant d'apparaître comme l'ennemi d'un héros. L'hommage rendu à ce héros permet de clore sur un consensus retrouvé un épisode historique douloureux et de rendre à chacun son dû, que ce dû soit institutionnel (dans le cas du président), ou charismatique (dans celui du général). Peut-être faut-il alors considérer la visite de Mac Arthur, comme un rituel de réconciliation marquant la fin d'une crise plutôt que comme le moyen d'aggraver celle-ci ? Peut-être faut-il considérer la visite de Mac Arthur comme l'hommage collectif accompagnant et adoucissant cette sorte de mort qu'est la mise à la retraite, comme un rite de passage, comme ce que nous appelons un « couronnement », en un mot, comme un adieu ? Peut-être s'agit-il de ce que Victor Turner (1974) appelle une cérémonie de « guérison » ? Peut-être aussi l'événement est-il simultanément soumis à plusieurs dramaturgies ?

Malheureusement, les Lang ne nous fournissent pas les informations qui permettraient de trancher entre ces possibilités. On ne saurait comprendre les performances cérémonielles de la télévision sans un minimum de données organisationnelles. Ces données sont ici inexistantes. On sait, certes, que les maires de plusieurs villes, y compris le maire démocrate de Chicago, prient le général Mac Arthur de participer aux défilés organisés pour son retour (1968 : 37). On sait aussi qu'un employé de WGN souhaite synchroniser plusieurs cérémonies d'hommage avec l'atterrissage du général sur le sol américain. Mais on ne sait pas grand-chose sur l'identité des organisateurs des parades. Qui sont ceux-ci ? Y a-t-il une main cachée derrière les défilés prévus dans les différentes villes ? Y a-t-il eu contact entre les organisateurs de l'événement et les chaînes qui le diffusent ? Quelles sortes de contact ? Qui a planifié chacun des événements ? Sur la base de quels arrangements et de quelles décisions ? En quoi a consisté la phase de préproduction ?

Il est sans doute injuste de demander à un groupe d'étudiants improvisant avec brio une enquête de dernière minute de répondre d'avance à cette masse

de questions. On peut néanmoins suggérer que, grâce à la grille d'analyse qu'elle fournit au chercheur, grâce à ce que Lazarsfeld décrit quelque part comme une sorte de « cahier des charges », la référence à la notion de « genre » aurait permis d'approfondir la description et de guider l'analyse.

Si la reconstitution des étapes de la production de l'événement reste hors de portée des Lang et de leurs jeunes amis, les célébrations domestiques liées à cet événement leur sont aisément accessibles. Les étudient-ils pour autant ? Oui, mais après coup, au moment où ils s'aperçoivent que la question qui a jusqu'ici orienté leur recherche n'est peut-être pas la bonne ; au moment où ils comprennent que le principe d'observation ethnographique qui les a amenés à observer les foules dans la rue aurait dû également s'appliquer aux téléspectateurs chez eux. S'ils avaient effectivement observé ces derniers, s'ils s'étaient intéressés aux comportements des téléspectateurs dans leur environnement naturel, la recherche sur les publics aurait fait un bond de cinquante ans.

L'incuriosité des Lang concernant les circonstances de la réception n'est pas simplement due au fait qu'ils s'intéressent à la sociologie des foules plutôt qu'à la télévision. Comme on l'a déjà vu, les Lang sont extrêmement sensibles au contraste entre le point de vue de la foule et la « perspective unique » de la télévision. Mais, en l'absence d'une théorie générique des événements télévisés, il ne leur vient pas à l'esprit de remarquer que les téléspectateurs identifient sans hésiter ceux des événements qui relèvent du genre « télévision cérémonielle » ; qu'ils peuvent alors se mettre sur leur trente et un pour regarder un défilé à la télévision (Dayan & Katz, 1992 : 125) ; qu'ils ont, en outre, tendance à se regrouper avec d'autres téléspectateurs en communautés festives. En fait, les Lang ne se soucient pas des situations de réception ou des processus de décodage. Ils ne leur vient pas à l'esprit de prêter attention aux types de comportements, d'usages ou d'effets, étudiés par un Rothenbuhler (1988) à propos des jeux olympiques de Los Angeles, ou par Mindak & Hursch (1965) à propos de l'enterrement de Kennedy. Les Lang n'auront alors qu'une seule ressource à leur disposition : inférer l'expérience des téléspectateurs, en partant des contenus diffusés. Leur approche de la réception reste, paradoxalement, « déductive ».

Au sein du groupe d'étudiants mobilisé par les Lang, deux observateurs sont assignés à l'étude de la version télévisée de l'événement. Leurs consignes sont complexes, voire contradictoires. On leur demande en effet de se soumettre à l'expérience du programme comme le ferait un téléspectateur, et simultanément, d'en dresser un rapport complet en termes d'analyse de contenu. Ceci veut dire – et les choses n'ont pas tellement changé aujourd'hui – que ces observateurs doivent mener une analyse de contenu tout en essayant d'observer leurs propres réactions émotionnelles ou cognitives face à ce qu'ils

voient sur l'écran. Entre impressionnisme et introspection, nous sommes assez loin d'une analyse « objective ».

L'article sur Mac Arthur contient pourtant quelques relevés statistiques renvoyant à l'enregistrement objectif de certaines données. Ces données portent sur le langage utilisé par les commentateurs. Mais les citations retenues illustrent exclusivement les exagérations des commentateurs, leur insistance sur l'enthousiasme de la foule. Elles ne disent pas grand-chose sur les moments creux de la diffusion, sur les longs tunnels du direct, sur l'art de retenir l'attention des téléspectateurs en attendant que le personnage principal revienne à l'écran. Et le texte des Lang ne nous en dit guère plus sur le héros lui-même. Nous savons qu'il porte un chapeau et un manteau froissés. Ce sont ses signes distinctifs. Mais nous ne savons presque rien de ce qu'il fait dans le cortège, et strictement rien de ce qu'il dit. Ses propos sont-ils dépourvus d'intérêt ? insignifiants ? Si oui, comment peut-on présenter Mac Arthur comme un dangereux leader charismatique ? Sinon, ne font-ils pas partie de l'événement ? Ces questions restent sans réponse.

COMMENT UN TEXTE DEVIENT-IL « CLASSIQUE » ?

Dans l'histoire interdisciplinaire de la recherche en communication, l'article des Lang connaît une trajectoire chaotique. Il apparaît dans le contexte aujourd'hui négligé de la sociologie des comportements collectifs, sociologie qui aborde l'étude des effets des médias au moment même où la sociologie en général commence à s'en désintéresser et où la recherche sur les effets est en train de devenir la chasse gardée de la psychologie sociale. Les travaux que l'on mène à l'époque portent avant tout sur l'impact (à court terme) des campagnes politiques, sur les modes de diffusion de l'innovation, sur la problématique des usages sociaux. Les Lang proposent alors une réflexion sur les effets, mais l'effet qui les intéresse est un effet d'aliénation. Victimes de leur « fausse conscience », les téléspectateurs pensent – à tort – que le général jouit d'un « soutien écrasant dans l'opinion publique » (1953 : 11). Multipliée par leur masse, cette perception du climat politique submerge sans difficulté les réactions plus nuancées de ceux qui ont directement assisté à la visite.

De ce point de vue, l'étude des Lang est très proche de celles que produit la théorie critique, que ce soit dans sa version de gauche (Horkheimer & Adorno, 1972) ou de droite (Noelle-Neumann, 1984). Chacune de ces versions voit en effet les médias comme les partenaires d'une sorte de conspiration visant à imposer un consensus exclusif de toute position alternative. Cet effet de cadrage se retrouve aussi dans les théories sémiotiques ou textuelles (dont on a vu que les Lang ne sont pas très éloignés) et dans leur insistance sur l'existence de *dispositifs* visant à

imposer des signifiés préférentiels, à positionner le lecteur et à construire sa subjectivité. Mais, alors que l'école critique parle d'homogénéisation, voire d'embrièvement, les Lang se sont ici épris de la notion d'« hystérie de masse ».

La vision des Lang se rapproche aussi des idées que l'on trouve chez Park, Cooley, Wirth. Ces sociologues et leurs collègues de l'université de Chicago ont, longtemps avant eux, réfléchi sur l'expérience partagée des médias comme facteur d'intégration nationale et d'émancipation. Mais la réflexion de ces derniers échappe au pathos déterministe et conspiratorial qui caractérisera les théories critiques et technicistes. En fait, comme Tarde l'avait déjà fait en 1898, Herbert Blumer (1939) s'intéresse explicitement aux différences entre audiences, foules et publics. Curieusement, et bien qu'elles émanent de leur propre tradition de recherches (Blumer enseigne à Chicago), les Lang ne font aucune référence à ses distinctions.

Le regain d'intérêt pour les effets sociaux des médias, effets désormais étudiés dans les départements de communication plutôt que dans les départements de sociologie, mène à la redécouverte du texte des Lang. Ainsi, nous dit Philip Schlesinger (2000),

« La recherche des Lang a incontestablement influencé des travaux fondateurs comme ceux d'Herbert Gans, Edward Epstein, et Gaye Tuchman. Au Royaume-Uni, leur notion d'une structure inférentielle des nouvelles inspire le travail pionnier mené par James Halloran, Philip Elliott et Graham Murdoch sur les manifestations contre la guerre du Vietnam, en 1968, à Londres, ou encore la brillante enquête d'Elliott sur la production télévisuelle d'une série documentaire. Leur influence est également sensible dans le travail de Stuart Hall sur la construction de l'actualité. Dans chacun de ces cas, les perspectives ouvertes par les Lang se combinent avec d'autres influences pour déboucher sur un courant d'études typiquement anglo-américain : les études de production. »

Les Lang ont aussi quelque chose à voir avec le tournant anthropologique de la recherche sur les médias. Tout d'abord, ils sont les premiers à faire appel à des méthodes ethnographiques pour l'étude comparée des situations de réception, même s'ils ne réalisent un tel programme qu'à moitié. En fait, tout embryonnaire qu'elle soit, leur comparaison entre témoins directs et téléspectateurs domestiques mène à une hypothèse cruciale. L'étude de la réception ne relève pas uniquement du domaine des analyses sémiotiques ou ethnosémiotiques. Elle ne consiste pas simplement à soumettre la verbalisation par les téléspectateurs de leurs propres processus interprétatifs à une analyse du discours. La réception est aussi le lieu d'une socialisation. L'influence qu'elle exerce est celle des situations de « contact » (Freidson : 1953). C'est une forme de sociabilité. Recevoir, c'est « voir avec ». En ce sens, les processus de réception peuvent non seulement se reconstituer sur la base d'entretiens après coup, mais s'observer.

En comparaison avec les nombreux travaux qu'il a inspirés, l'originalité de l'essai sur Mac Arthur est de combiner l'étude de la sphère publique avec celle de l'espace public ; l'étude de la sphère publique comme lieu de circulation des discours et celle de l'espace public comme lieu de circulation des corps, comme lieu de contact physique, comme lieu de possible violence. Les Lang sont parfaitement conscients de l'évolution du rôle des médias vis-à-vis de la sphère publique, de l'évolution qui fait passer ces médias depuis une critique du pouvoir menée au nom de la société civile jusqu'au statut de dépositaires d'un nouveau pouvoir (dont ils sont les seuls juges). En outre, alors que la *sphère publique* est théoriquement un lieu réservé à la circulation des problèmes et des discours, le remodelage par les médias de l'*espace public* lui-même soulève nombre de questions goffmaniennes sur la signification des gestes ou des acclamations. Être dans la rue, nous disent les Lang, ce n'est pas toujours « descendre dans la rue ». Il peut exister des foules engagées, des foules violentes, des foules spectatoriennes et, une fois montrées à la télévision, ces foules peuvent, de plus, changer d'emploi. C'est ce que permet la *structuration à deux étages des événements contemporains*. Les Lang font alors écho aux questions que se pose par exemple une Elizabeth Noelle-Neumann lorsqu'elle s'interroge sur la décision (prise dans l'espace public) de parler ou de se taire, face à une opinion publique présentée (dans la sphère publique) comme majoritairement hostile aux vues que l'on défend. On peut certes critiquer l'ethnographie un peu militante des Lang et nous n'hésitons pas à le faire. Son impact sur des générations de chercheurs tient néanmoins à la justesse du projet qu'elle se donne : proposer un aller retour comparatif entre la sphère publique et l'espace public, entre l'agenda et la rue, entre le problème collectif et l'événement singulier.

HYSTÉRIE DE MASSE ?

Nous avons rendu aux Lang un hommage mérité. Revenons alors sur la principale faiblesse de leur ethnographie (et de la nôtre) : l'absence de toute recherche sérieuse sur la façon dont les grands événements télévisés (et, pour commencer, la visite de Mac Arthur à Chicago) sont reçus par les téléspectateurs. Deux observateurs (qu'ils citent en annexe) sont formellement chargés de suivre le programme télévisé. Un troisième observateur assiste par hasard à une discussion sur ce programme, dans un bar. Un quatrième observateur (à Soldier Field) propose une remarque fortuite mais suggestive.

« La caméra suit la voiture du général et filme la partie de la foule qui se répand en acclamations, donnant ainsi l'impression d'une masse compacte, enthousiaste, effervescente. Elle ne montre ni les nombreuses tribunes à moitié vides, ni l'interruption des applaudissements dès que le cortège est passé. » (1953 : 10.)

Voilà. C'est tout ce que les Lang ont à nous dire sur la réception. En d'autres termes, ils n'ont pas grand-chose à dire. Pour justifier leurs conclusions sur les effets de la télévision ils feront alors appel à « la couverture faite par la presse », à l'évocation insistante faite par les médias d'un « enthousiasme sans limites ». Ils feront aussi appel à des « entretiens informels », dont ils concluent que, « même des mois plus tard, l'événement continue à être interprété comme "un accès d'hystérie de masse" » (1953, note p 11).

Les Lang pensent que cette hystérie de masse n'a jamais existé. Nulle hystérie au moment où le président Truman prend le risque de déclencher un « drame social » (Turner, 1974) en prenant publiquement la décision de révoquer le général. Nulle hystérie dans les rues de Chicago. Nulle hystérie chez les spectateurs. La référence à une « hystérie de masse » n'existe que dans les médias. C'est dans la presse que l'on trouve mentionnées « une indignation nationale à la nouvelle du renvoi brutal de Mac Arthur et l'impression d'un soutien enthousiaste, proche de l'hystérie » (1953 : 4). C'est à la télévision que l'on présente l'itinéraire suivi par le cortège comme une suite ininterrompue d'acclamations. Tout se passe alors comme si une conspiration venue de la droite proposait le simulacre délibéré d'un climat d'opinion.

L'apport des Lang ne vient cependant pas de leur talent à débusquer des complots. Il consiste à offrir un modèle du processus à l'œuvre. En tant que sociologues de l'opinion publique et du comportement collectif, ils ne pensent pas que chaque téléspectateur est directement influencé par la ferveur attribuée à la foule. Ils écrivent au contraire que :

« Le plus important des effets attribuables aux médias [...] consiste à donner l'image d'un sentiment public massivement favorable au général. Cet effet ne cesse de s'amplifier au fur et à mesure qu'il est repris par d'autres médias, incorporé dans des stratégies politiques, discuté dans les interactions de tous les jours, jusqu'au point où il devient capable d'éclipser la réalité que chacun peut observer directement sur le terrain. Nous avons donné un nom à un tel effet. Nous l'appelons *effet glissement-de-terrain*. Au moment où a lieu la cérémonie de bienvenue publique à Mac Arthur, la soi-disant unanimité (du soutien au général) est devenue une force immense avec laquelle il faut compter. L'*effet glissement-de-terrain* est en grande partie un effet de la télévision. » (1953 : 11.)

Les Lang invoquent ici un processus familier pour quiconque a étudié les processus spéculaires, les mécanismes d'« ignorance pluraliste », « l'effet de troisième personne » (Davison, 1987), ou encore la « spirale du silence ». Pour garantir le succès de ce type de processus, il suffit que chaque citoyen croie tous ses concitoyens hystériques – lui-même excepté. Ce n'est pas ma croyance propre, mais mon évaluation de la croyance des autres qui est porteuse d'effets, effets qui relèvent alors d'un calcul parfaitement rationnel.

Cette famille d'hypothèses ne manque pas d'intérêt. Devons-nous pour autant croire les médias capables de fomenter une hystérie de masse ? Cantril *et al.* (1939) et Mac Luhan (1964) affirment que oui à propos de la radio, Daniel Schorr (1976) en fait autant à propos de la télévision. Pourtant, dans l'histoire des événements médiatiques, rien ne permet vraiment d'affirmer que la couverture d'un événement par la télévision soit capable de susciter un quelconque phénomène d'hystérie. L'hystérie peut se déclencher lorsqu'il y a un rassemblement de foules. Mais on peut difficilement être « hystérique » si on est seul. Pour renverser Milosevic ou le président des Philippines, les Serbes et les Philippins commencent par descendre dans la rue. La révolution tchèque se déroule, non pas dans les salons de Prague, mais sur la place Wenceslas, (même si quelques téléspectateurs quittent leurs appartements pour se joindre en cours de route à l'action). Certains enterrements – ceux de Kennedy, Rabin ou Diana – déclenchent des explosions émotionnelles. Mais celles-ci ont lieu en public, pas devant un poste de télévision.

Certes, il y a quelques contre-exemples. Soudainement interrompue, la diffusion en direct du retour de l'Ayatollah Khomeiny en Iran jette des foules dans la rue. La diffusion de certains actes terroristes, qui d'ailleurs ne peuvent pas être classés comme cérémoniels, dégénère souvent en manifestations violentes (Liebes, 1998). Une autre exception vient à l'esprit, celle des fans de football qui se précipitent dans leurs voitures pour klaxonner ou dans les fontaines pour s'asperger d'eau, à la fin de la retransmission d'un match gagné par leur équipe. Il y a certainement quelque chose de contagieux dans ce type de comportement, et la contagion peut rapidement gagner des individus qui ne sont pas des « fans ». Certes. Mais elle peut difficilement gagner des individus qui ne sont pas sur place. On voit mal une contagion de ce type se déclencher dans les foyers de Chicago, après la diffusion du défilé Mac Arthur. Quelque sens que l'on donne au mot « hystérie » – et ce mot est probablement mal choisi –, il renvoie à une expérience qui consiste à être là, dans un même espace, physiquement.

Les Lang prennent certainement moins de risques en avançant que la mémoire collective de l'événement partira de l'expérience de la cérémonie télévisuelle plutôt que de celle de l'événement « véritable ». Il y a deux raisons pour cela. 1) Ceux qui auront vu l'événement à la télévision sont beaucoup plus nombreux que ceux qui auront pu y assister directement. 2) Le traitement télévisuel des événements médiatiques est littéralement conçu pour être mémorable.

L'AUDIENCE EST UNE FOULE. LA FOULE EST UN PUBLIC

Les Lang ne se contentent pas de dire qu'un défilé urbain plutôt tiède peut se transformer en un triomphe télévisé. Ils proposent une remarque inattendue. La

foule qui se presse dans les rues, est selon eux, plus délibérative que le public télévisuel. Traduite sous forme d'hypothèse – il s'agit après tout d'une enquête pilote –, la redistribution des rôles attribuée par les Lang à l'arrivée de la télévision ne manque pas d'intriguer. La foule se serait-elle transformée en public, et l'audience télévisuelle en foule ?

De la foule massée sur le parcours, si paisible soit-elle, les Lang attendent les débordements que prophétisent les théories classiques. Ces débordements n'ont pas lieu. Les centaines de milliers de personnes venues accueillir le général semblent réfléchies, délibératives. Elles bavardent, échangent des impressions, permettent à une certaine ambivalence de se faire jour. Elles quittent les lieux plus calmes qu'elles ne sont venues. Peut-être les Lang ont-ils hésité à employer le mot « foule » pour décrire les individus et les familles occupés à échanger leurs impressions et leurs interprétations de l'événement. Ces groupes d'interlocuteurs, se comportent en effet comme un public plutôt que comme une foule. Par contre, selon les Lang, l'audience télévisuelle se révèle à la fois vulnérable et atomisée. Elle est soumise à un péan dont le monolithisme ne permet nulle vérification, nulle confrontation avec la réalité. (Gerbner & Gross, 1976). Nous sommes en pleine théorie de la société de masse. L'antithèse de la *foule réflexive* et de l'*audience vulnérable* débouche alors sur une conséquence prévisible. En invitant son audience à se focaliser sur un objet unique, en oblitérant tout contexte et en censurant tout point de vue divergent, la télévision réussit à fabriquer de la foule au moment même où la foule effective s'est métamorphosée en public rationnel. Voici ce que les Lang écrivent :

« Alors que les spectateurs du défilé, pouvaient progressivement se faire une idée de la foule qui les entourait à partir d'inférences fondées sur leurs interactions avec les spectateurs voisins, le téléspectateur était placé au centre d'une foule conçue comme un tout [...] Contrairement aux participants, ce spectateur se trouvait complètement à la merci de l'instrument qui lui permettait de percevoir, et ne pouvait pas vérifier ses impressions, réagir aux moments de bousculade, passer d'un point d'observation à une autre, avoir la moindre influence sur l'événement. Par contre, pour le participant, l'activité de la foule se définissait non pas en termes d'une visée globale, finale, unanime, mais comme la résultante d'un ensemble de forces, de gestes spécifiques, d'actions personnalisées. Les sentiments politiques qu'exprimait l'un ou l'autre pouvaient être évalués, relativisés. L'affirmation de positions irréductibles renvoyait à un échec personnel, à l'incapacité de persuader plutôt qu'à la dynamique impersonnelle de l'hystérie de masse. Évidemment, le téléspectateur n'avait aucune possibilité de réintroduire cette dimension d'interaction personnelle dans sa vision de la foule. Ce qui était montré sur l'écran se rapportait exclusivement au sens général de l'événement, aux valeurs qu'il incarnait. L'événement devenait alors une force impersonnelle, imperméable à toute influence. L'« irrésistible » impact exercé par les fluctuations de l'humeur publique, et l'attribution d'une logique impersonnelle à des

événements publics réifiés sont, selon notre hypothèse, caractéristiques d'une perspective nouvelle. Cette perspective est propre à la structure générale de l'image de télévision et au contexte de sa réception.» (1953 :11.)

Une telle perspective donne froid dans le dos. Elle conduit tout naturellement au dernier élément nécessaire pour qu'une audience se transforme en foule : le passage à l'acte. Les Lang l'introduisent à l'aide d'une proposition méthodologique par ailleurs intéressante. Ils proposent en effet d'étudier l'effet de la télévision cumulativement, plutôt qu'individu par individu. Leur préface exhorte les sociologues à ne pas oublier que des millions de téléspectateurs unanimes sont capables de balayer tout public rationnel, de déchaîner les foudres d'une intolérance tyrannique (à l'encontre de tous ceux qui oseraient médire du général). Agiter, comme le font les Lang, le spectre de ce techno-fascisme prête le flanc à des critiques que nous (et d'autres tenants des « effets limités ») avons souvent exprimées. Ce spectre ne fait pas toujours peur. Il mérite néanmoins le respect pour la vaillance avec laquelle il tente depuis cinquante ans de nous épouvanter.

L'AIGUILLE ET LE CHAMEAU

Dire que « l'audience est une foule et la foule un public » renvoie à une lourde série de présuppositions et d'impensés qui ont beaucoup à voir avec l'enthousiasme militant des Lang et avec leur désintéret pour la question de la réception. Mais présenter comme une « foule » le public de télévision soulève un second problème théorique. C'est celui d'une pauvreté de vocabulaire qui mène à décrire l'univers diversifié de la réactivité sociale en se limitant à deux notions. Foule, public : autant vouloir faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Les deux notions se révèlent non seulement impuissantes à organiser la masse de situations dont elles doivent à elles seules rendre compte, mais elles sont en outre vidées de leur (faible) pouvoir descriptif par l'antithèse qui en les opposant revient à leur conférer un rôle mythologique. La notion de public jouit, on le sait d'une excellente réputation. Elle représente le cœur et la légitimité des théories démocratiques. La notion de foule jouit, par contre, d'une réputation exécrationnelle. Elle est le lieu des contagions et des entraînements mécaniques tant redoutés par les sociologies de la fin du XIX^e siècle, contagions dont les Lang n'hésitent pas à postuler l'existence en la parant de quelques habits neufs (unanimité, absence de réflexivité). En un mot, plutôt qu'à deux entités descriptives nous avons ici à faire à un Janus Bifrons. Le public et la foule sont les deux faces, bonne ou mauvaise, d'une même réalité.

Peut-être est-il alors temps de dissocier l'évaluation de la description et de donner à cette dernière toute l'importance qu'elle mérite ; de reconnaître qu'il

existe des publics pervers, fanatisés ou tétanisés, des foules paisibles, réflexives ou délibératives et qu'il existe aussi d'autres formes de regroupements réactifs qui ne sont ni des foules ni des publics. Cette exigence de description représente un vaste programme ethnographique. Un tel programme commencerait par récuser la thèse des Lang (Non, l'audience domestique de la télévision n'a rien d'une foule). Il faut néanmoins reconnaître qu'il est inspiré par eux.

UN GENRE APPELÉ «MANIFESTATION»

Nous avons longuement commenté le refus par les Lang d'adopter le paradigme de la *télévision cérémonielle* et souligné les conséquences analytiques d'un tel refus. Cette critique demande à être nuancée. En effet, la visite de Mac Arthur à Chicago peut être vue soit comme un événement cérémoniel, soit comme un mouvement de protestation. Si elle est un événement cérémoniel, notre critique des Lang est entièrement fondée. Si elle ne l'est pas, c'est alors la perspective des Lang qui est justifiée et, en particulier, l'insistance de ceux-ci sur l'authenticité des formes où se manifeste l'opinion publique. Dans le cas de Mac Arthur, il nous semble clair que la cérémonialité prévaut. Néanmoins, il ne suffit pas de dire, comme nous l'avons fait jusqu'ici, que les Lang n'ont pas été jusqu'au bout d'une formulation qui rendrait justice à un genre cérémoniel autonome. Si les Lang n'ont pas identifié l'objet «cérémoniel», ce n'est pas uniquement parce que leur réflexion restait prisonnière d'un paradigme des «nouvelles». C'est surtout parce que les Lang tentaient de construire un troisième objet. En regard de la télévision cérémonielle, le thème de la représentation fidèle semblait inadéquat. En regard de ce troisième objet, ce thème (et la notion d'authenticité à laquelle il se rattache) est essentiel. Cet autre objet, c'est l'opinion publique envisagée dans les formes (fiabiles ou non, fidèles ou infidèles, authentiques ou inauthentiques) où elle se *manifeste*. C'est l'opinion publique telle qu'elle se donne à voir dans des «manifestations», ce qu'on appelle en anglais «démonstrations». La notion de «manifestation» semble plus indicielle, la notion de «démonstration» plus argumentative. Mais quelles que soient les connotations dont s'accompagne leur intitulé, les marches, piquets de grève, parades et défilés relèvent moins des nouvelles (encore qu'elles puissent en devenir) que d'une *typologie générale des événements expressifs*. Ces manifestations y figureraient aux côtés des événements terroristes, des «pseudo-événements» chers à Daniel Boorstin et de nos propres événements cérémoniels

Cette typologie générale reste à faire (Dayan, 2003). Notons cependant que, des types d'événements qu'elle permettrait de comparer, deux relèvent d'une pathologie, le troisième renvoie à une liminalité. Reste le dernier – *la*

manifestation et les multiples formes qu'elle affecte dans les sociétés contemporaines, depuis les manifestations-monstres, bulles spéculatives, vastes, éphémères, souvent théâtralisées jusqu'aux manifestations-provocations qui se préoccupent moins de signifier l'opinion que de déclencher des processus irréversibles. Les Lang se sont trompés dans leur interprétation de la visite de Mac Arthur. Mais ils ne se sont pas trompés dans leur hiérarchie des priorités. En privilégiant le genre « manifestation », en reconnaissant l'importance immense de ce type de performance dans les sociétés démocratiques, les Lang se sont montrés, une fois de plus, pionniers.

BIBLIOGRAPHIE

- Benjamin W. (1968). « The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction », in *Illuminations* [Essais réunis par H. Arendt et traduits de l'allemand Par H. Zohn]. New York : Schocken books.
- Bent S (1927). *Ballyhoo. The Voice of the Press*. New York : Boni & Liveright.
- Blumer H. (1939). *Collective Behaviour*, in R. E. Park (ed.). *An Outline of the Principles of Sociology*, New York : Barnes & Noble, p. 221-280.
- Boorstin D. J. (1964). *The Image : A Guide to Pseudo Events in America*. New York : Harper & Row.
- Bruner J. (1988). « What is a Narrative Fact ? ». *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 560 (Novembre), p. 17-27.
- Cantril H., Herzog H. & Gaudet H. (1939). *The Invasion From Mars*. Princeton : Princeton University Press.
- Carey J. W. (1998). « Political "Ritual" on Television. Episodes in the History of Shame, Degradation and Excommunication », in T. Liebes & J. Curran (eds), *Media, Ritual, Identity*. Londres : Routledge, p. 42-70.
- Cawelti J. (1976). *Adventure, Mystery, Romance. Formula Stories as Art and Popular Culture*. Chicago : University of Chicago Press.
- Davison W. P. (1987). « The Third Person Effect in Communication ». *Public Opinion Quarterly*, 41, p. 1-15.
- Dayan D. (1974). « The Tutor Code of Classical Cinema », *Film Quarterly*, automne (& éditions 1975, 1976, 1992, 1995).
- Dayan D. (2000). « Le presque public de la télévision ». *Réseaux*, 100.
- Dayan D. (2003). « Sociologie des médias, le détour par l'ethnographie », in S. Moscovici (ed.), *Méthodologie des Sciences Sociales*. Paris : PUF (sous presse).
- Dayan D. & Katz, E. (1992). *Media Events. The Live Broadcasting of History*. Cambridge (MA) : Harvard University Press [rééditions 1994, 1996].

- Freidson E. (1953). «The Relation of the Social Situation of Contact to the Media in Mass Communication». *Public Opinion Quarterly*, 17, p. 230-238.
- Gerbner G & Gross L. (1976). «Living with Television: The Violence Profile». *Journal of Communication*, 26 (2), p. 173-199.
- Heath S. (1981). «Narrative Space», in *Id.*, *Questions of Cinema*. Bloomington: Indiana University Press.
- Horkheimer M. & Adorno T. W. (1972). *Dialectic of Enlightenment*. Trad. John Cumming. New York: Continuum.
- Hughes E. C. (1970). «Teaching as Fieldwork». *American Sociologist*, 5, p. 13-18.
- Lang G. E. & Lang K. (1983). *The Battle for Public Opinion*. New York: Columbia University Press.
- Lang K. & Lang G. E. (1968). *Politics and Television*. Chicago: Quadrangle Books.
- Lang K. & Lang G. E. (1990). *Etched in Memory: The Building and Survival of Aesthetic Reputation*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Liebes T. (1998). «Television's disaster Marathons. A danger for democratic processes», in T. Liebes & J. Curran (eds), *Media, Ritual, Identity*. Londres: Routledge, p. 71-84.
- Mac Luhan M. (1964). *Understanding Media: The Extensions of Man*. New York: Mac Graw-Hill.
- Mindak W. H. & Hirsch G. D. (1965). «Television Functions on the Assassination Weekend», in B. S. Greenberg & E. B. Parker (eds), *The Kennedy Assassination and the American Public*. Stanford: Stanford University Press, p. 130-141.
- Noelle-Neumann E. (1984). *The spiral of Silence. Public Opinion – Our Social Skin*. Chicago: University of Chicago Press.
- Novick, P. (1998). «The Death of the Ethics of Historical Practice (and Why I am not Mourning)». *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 560, p. 28-42.
- Oudart J.-P. (1969). «La Suture». *Cahiers du Cinéma*, 211 & 212, avril-mai.
- Patinkin D (1983). Multiple Discoveries and the Central Message. *American Journal of Sociology*, 89, p. 306-323.
- Peters J. D. (1993). «Distrust of Representation. Habermas on the Public Sphere». *Media, Culture and Society*, 15, p. 541-571.
- Rothenbuhler E. (1988). «The Living-room Celebration of the Olympic Games». *Journal of Communication*, 38, p. 61-81.
- Russo M. (1983). *CBS and the American Historical Experience: A History of CBS News and Special Events and Election Units, 1952-1968*. Thèse de doctorat: NYU et Ann Arbor (microfilm).

Schorr D. (1976). « Reality of "Network" ». *Rolling Stone*, 16 décembre.

Schramm W. (ed.) (1952). *Process and Effects of Mass Communication*. Urbana : University of Illinois Press.

Schramm W. & Roberts D. (1970). *Process and Effects of Mass Communication*. Urbana : University of Illinois Press [2^e édition].

Tarde G. (1898, 1969). « Opinion and Conversation », in T. N. Clark (ed.), *Gabriel Tarde on Conversation & Social Influence*. Chicago : University of Chicago Press, p. 130-141.

Turner V. W. (1974). *Drama, Fields, and Metaphors*. Ithaca (NY) : Cornell University Press.

